

## Une époque révolue

Par Cécile Bélanger

S'il est une époque révolue, c'est bien celle de la petite école de rang. Jadis, nos bâtisseurs de paroisse, eux qui, pour la plupart, étaient analphabètes et souffraient de ce handicap voulurent doter tous les rangs d'une maison où l'enseignement primaire serait dispensé. C'était là la mission de la première commission scolaire créée en 1883.

Ces écoles étaient sobres. Le revêtement extérieur fait de bardeaux de cèdre ; un produit bien de chez nous et sorti du moulin situé face à l'église. Les murs intérieurs étaient finis en petites planches de sapin ou d'épinette. À l'arrière, au bout d'un passage d'une vingtaine de pieds, se dressaient fièrement deux chambrettes servant de toilettes, une pour les filles et une pour les garçons.

Des pupitres à deux places aux montants de fer ouvragé avec un espace pour les crayons et l'encrier formaient le mobilier avec le poêle à deux ponts, la tribune surmontée du pupitre de la maîtresse ainsi qu'une chaise tournante. Une armoire en coin où étaient rangés quelques volumes et des bocaux remplis de formol pour conserver de petites bêtes qui piquaient notre curiosité. Entre chaque grande fenêtre s'alignaient des illustrations d'Edmond-J. Massicotte: le retour de la messe de minuit, la bénédiction du Jour de l'An, l'angélus à la campagne, le magasin général pour ne nommer que celles-là. L'image de l'œil de Dieu fixée au-dessus de la tête de la maîtresse et le crucifix placé bien en évidence à l'avant



*«Un grand catéchisme en images réussissait à alimenter notre peur du diable par sa représentation de l'enfer.»*



de la classe complétaient le tout.

Le matériel didactique était formé de tableaux noirs, de cartes géographiques, d'un globe terrestre, d'un bouclier compteur et d'un gros dictionnaire Larousse qui était gardé dans le pupitre de la maîtresse et prêté aux enfants sur demande. Un grand catéchisme en images réussissait à alimenter notre peur du diable par sa représentation de l'enfer. Une grammaire, une géographie, un livre de lecture, de mathématique, d'histoire Sainte et du Canada, sans oublier le petit catéchisme emplissaient le sac de denim fait maison de tous les écoliers avec quelques cahiers et un coffre de bois pour les crayons, les petites plumes et la gomme à effacer.

À la direction de chacune de ces petites écoles, il y avait une institutrice. Le plus souvent, une très jeune fille. Elle devait voir au chauffage du poêle, au ménage et à l'éclairage jusqu'à la venue de l'électricité vers la fin des années quarante. Une cuisinette et une chambre lui servaient de résidence. Les enfants l'appelaient Mademoiselle aux heures de classe et entre eux à la récréation, c'était la Maîtresse.

Elle, qui préparait ses cours pour les sept divisions du primaire avec des groupes de trente ou quarante élèves et devait garder une bonne discipline avec les grands qui, quelquefois, n'étaient ses cadets que de deux ou trois ans.

Bien sûr, la journée commençait toujours par la prière de l'heure, suivie du cantique Ô St-Esprit. Comme il était de mise d'être patriote, on chantait

## Une époque révolue

Par Cécile Bélanger

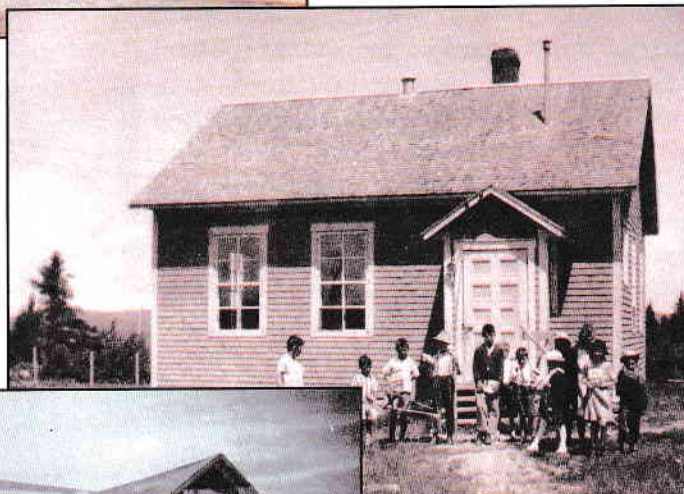
Ô Canada et on faisait le Salut au drapeau. À chaque mois, il y avait distribution des bulletins après les examens complétés. Chaque élève devait présenter son bulletin à ses parents pour le faire signer et le rapporter à l'école le lendemain.

Les enfants les plus éloignés de l'école apportaient leur dîner. Ils mangeaient sur leur pupitre les sandwiches tirés de la grosse boîte à lunch noire ou de la chaudière vidangée de graisse qui suffisait à contenir la nourriture d'une même famille. La maîtresse faisait chauffer les bouteilles de cacao qui servaient de breuvage à plusieurs d'entre eux. La dernière bouchée avalée, on allait jouer dehors. Le jeu de billes, la cachette appelée le 50, le base-ball, le jeu de bohémien, les bonshommes de neige, les descentes en traîneau étaient les jeux préférés des écoliers.

L'enseignement religieux faisait partie des tâches de l'enseignante. Donc, elle préparait ses élèves à la réception des sacrements. Mais l'accent était surtout mis sur l'étude du petit catéchisme de la province de Québec pendant la 6e année du primaire. En mai, M. le vicaire complétait et peaufinait les connaissances religieuses de cette tranche de la population étudiante en la regroupant avec les petits villageois, élèves des R.R.S.S. du St-Rosaire et des R.R. Frères Maristes. Sur une période de six semaines, on marchait au catéchisme (expression du temps) dans



la petite salle St-Pierre transformée en salle de classe. Pour certains, plus près du village, c'était une marche de quelques kilomètres, matin et soir. Les plus éloignés résidaient la semaine durant chez des parents domiciliés au village. Quelques-uns apportaient leur dîner qu'ils prenaient à la salle même tandis que d'autres avec 10 cents en



poche se rendaient au magasin de M. Antoine Lizotte acheter des biscuits et une liqueur qu'ils dégustaient sur place. Grâce à la générosité du marchand, le sac de biscuits était bien rempli. Marcher au catéchisme, c'était du sérieux. La note

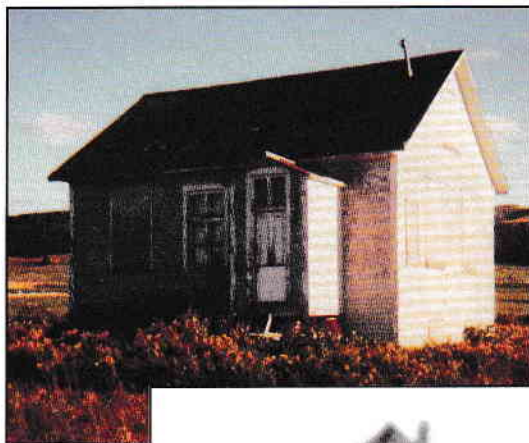
de passage à l'examen qui clôturait cet exercice était exigée pour faire sa profession de foi et sa communion solennelle, qui pour certains, marquaient la fin de leurs études et leur entrée dans la vie d'adulte.

## Une époque révolue

Par Cécile Bélanger

Si la visite de l'inspecteur d'école s'annonçait, des recommandations étaient faites aux enfants de porter leurs plus beaux habits et de veiller à la propreté d'une façon spéciale. Pour l'occasion, on montait une exposition où s'alignaient les travaux manuels des garçons, les tricots et les broderies des filles ainsi que les cahiers de dessins. Il est facile de comprendre que la nervosité était à son comble de part et d'autres, car M. l'inspecteur souvent accompagné d'un commissaire jugeait de la compétence de l'institutrice aussi bien que des connaissances des élèves. Une note d'appréciation ou de recommandations était laissée dans le livre des minutes et un document classant les écoles d'après les résultats obtenus lors de l'examen était adressé à la Commission scolaire. C'était au temps où on ne parlait pas encore de compétences transversales.

Au beau mois de mai, la maîtresse envoyait les enfants chercher des courants (comme on les appelait sans connaître le nom scientifique) d'un beau vert tendre dans les sous-bois. Avec des fleurs artificielles cette verdure décorait la statue de la Vierge Marie qu'on honorait d'une façon spéciale par la récitation du chapelet avec les mystères du rosaire et les cantiques de circonstance. À chaque soir, les parents et les enfants se rendaient à l'école dans l'air printanier pour assister à cette rencontre de prière. Au début du mois, on marchait dans un canal formé par les remparts de neige des routes fraîchement



ouvertes à la circulation automobile. Et, peu à peu, la chaussée se débarrassait de sa boue. C'était pour eux tous une occasion spéciale pour socialiser entre voisins. Comment vont les semences ? Jeanne, ton jardin est-il fait ? Mais non, la terre n'est pas prête. Ah ! le grand ménage ! Joseph as-tu fait ton savon ?

En juin, M. le curé ou son vicaire accompagné d'un marguillier visitaient les écoles. Les questions adressées aux élèves portaient surtout sur la religion bien évidemment. Et, ils récompensaient les jeunes par une journée de congé ou quelques bouquins, tout comme l'inspecteur le faisait.

À la Ste-Catherine c'était fête. Les livres et les cahiers se rangeaient dans les pupitres et on cuisait et étirait la tire qui servait de douceur lors de la soirée. Depuis des mois déjà, on préparait une pièce de théâtre, quelques chants, des récitations et on espérait bien impressionner les

parents avec la performance des jeunes. Dans certaines écoles, c'était à Noël que l'on préparait une pièce avec l'Enfant Jésus recruté parmi les plus petits. Et d'autres profitaient du congé pascal pour faire la fête.

La dernière semaine avant Noël, la maîtresse puisait dans ses revues du Département de l'Instruction publique un texte convenant à chacun de ses élèves pour les vœux du Jour de l'An aux parents. C'était

## Une époque révolue

Par Cécile Bélanger

pour l'institutrice l'occasion d'enseigner comment rédiger une lettre dont l'écriture se faisait à la petite plume avec énormément de misère pour ces pauvres enfants. Mais le plus difficile était à venir : lire cette lettre à la maman et au papa au matin de ce jour où l'an se renouvelle.

Avec ses minimes salaires, Mademoiselle savait encourager les efforts de ses élèves. Un devoir bien fait, une étoile ou une tête d'ange. Une belle image pieuse aux premiers de classe. La médaille d'honneur pour l'élève le plus méritant qu'il portera sur sa poitrine le mois durant.

L'Association de la Sainte Enfance fournissait toute une documentation à chaque école en début d'année. Pour 25 cents, les enfants étaient invités à acheter un petit chinois. On nous disait qu'on le ferait entrer au ciel avec notre don. Sur un tableau, Mademoiselle avançait notre chinois à mesure que les sous noirs arrivaient.

La Caisse populaire Desjardins de Val-Brillant, fondée en 1941, par l'entremise de son gérant ou de sa gérante visitait les écoles afin de mousser la valeur de l'épargne auprès des jeunes. C'est ainsi que la Caisse scolaire fut mise sur pied. Chaque enfant qui le désirait avait son livret de dépôts et des copies de bordereaux qu'il apprenait à remplir. Des sous noirs et blancs, parfois quelques billets de \$1. et de \$2. étaient apportés à l'école et l'institutrice s'occupait de superviser le tout et de faire les dépôts.



Dans la municipalité de St-Pierre-du-Lac d'alors, c'est en entrant à l'école du rang que le jeune apprenait à socialiser avec ses compères de l'arrondissement. Mais, on sait qu'ayant vécu sa petite enfance dans une famille nombreuse, il connaissait déjà les rudiments de la vie en société. Et, chacun assurait son transport à l'école par les chemins poussiéreux ou enneigés en tâchant d'éviter les cavités foulées par les sabots des chevaux. Par tempête, ils avaient droit à une excursion en traîneau dont se chargeaient les papas à tour de rôle. Les garçons voyaient à ce que la provision d'eau de l'école ne s'épuise pas. Avec une chaudière, ils allaient chez le voisin le plus près de l'école et là, à l'aide de la pompe à eau, ils emplissaient leur contenant à ras bord. On y puisait le précieux liquide à l'aide d'un verre que chaque enfant gardait dans son pupitre. Certaines écoles se payaient le luxe d'une chaudière munie d'un robinet. Deux filles restaient après la classe pour passer le balai, faire l'époussetage et brosser les tableaux.

À quatre heures, en hiver, les écoliers alignés en rang d'oignons faisaient nouer leur cravate autour du cou. Et, Mademoiselle le faisait aussi élégamment que leur maman au départ de la maison. De chaque côté du chemin, on voyait une ribambelle d'enfants regagner leur foyer, sac au dos, tenant fièrement leur rang deux à deux aussi longtemps que l'œil de la maîtresse était sur eux.

Photos: Les 10 écoles de rang. Source: Le Pierre Brillant Novembre-Décembre 2010